

Prendre un nom

Yael Inokai

Mon nom de famille n'est pas un nom dont on hérite, mais un nom qu'on prend.

Mon grand-père était germano-hongrois. Avec ma grand-mère, née dans une partie de la Hongrie, attribuée à la Roumanie après la Première Guerre mondiale, ils vivaient près de Budapest. C'est là que sont nés leurs cinq premiers enfants. À la maison, ils parlaient hongrois.

En décembre 1945, toutes les personnes qui avaient annoncé quatre ans auparavant lors du recensement de la population hongroise être de langue maternelle allemande durent quitter le pays. (...)

Exilé, loin de la Hongrie, mon grand-père ne voulait plus d'un nom allemand. Ils étaient une famille hongroise, il leur fallait un nom de famille hongrois: Inokai.

Comment ce nom leur est-il venu, comment l'ont-ils adopté, comment s'est-il retrouvé dans leurs passeports, je ne sais pas. Mon père, comme moi, est un enfant arrivé sur le tard. Mes grands-parents avaient presque huitante ans au moment de ma naissance, et beaucoup de choses de l'époque où ils se reconstruisaient une vie en Allemagne étaient déjà enfouies sous des décennies de silence.

Par ma tante et par mon père, j'en connais quelques bribes.

Ainsi je sais: Inokai est un nom rare, et l'adopter signifiait aussi empêcher sa disparition.

Je sais: personne ne connaît vraiment la signification de ce nom. Un nom hongrois, mais un nom sans tache, sans origine, sans histoire, sans leurre.

Et: Inokai existe sous une forme similaire au Japon: Inukai. Comme souvent avec la langue hongroise, ce nom contient des traces qui pointent dans différentes directions et se soustraient à toute catégorisation.

Les vingt-huit premières années de ma vie, je me suis appelée Yael Pieren. J'ai reçu ce nom à la naissance et j'ai grandi avec lui. (...)

Pieren est un nom avec des racines et une histoire, un nom qui étend sa toile d'un bout à l'autre de la Suisse.

Mais un jour il n'a plus été le *mien*.

Dans notre société, on reçoit un nom à la naissance, et éventuellement un deuxième – respectivement à nouveau le premier – en cas de mariage ou de divorce. Rares sont les changements de nom qui s'opèrent en dehors de ces événements. Les lois ne laissent pas une grande marge de manœuvre. Un nom, c'est quelque chose qu'on a, point.

Lorsque j'ai publié mon deuxième roman sous le nom de Yael Inokai, nombreux sont ceux qui m'ont félicitée pour mon mariage. Un modérateur m'a même exprimé sa profonde sympathie en déduisant de mon visage impassible qu'une séparation expliquait ce nouveau nom. Inokai n'a pourtant rien à voir avec le mariage, ni avec son début, ni avec sa fin. Non seulement je suis moi-même célibataire, mais mon père, Peter Inokai, l'est tout autant; raison pour laquelle il n'a pas pu me léguer son nom par la procédure habituelle. J'ai reçu le nom de ma mère, qu'elle avait elle-même pris de son mari.

Je ne me souviens pas du moment exact où Pieren a cessé d'être mon nom.

Je sais qu'il y a eu deux étés au cours desquels j'ai appris à mieux connaître mon père, avec qui je n'ai pas grandi. Après quoi j'ai voulu porter son nom. Pour avoir un bout de lui. Et peut-être aussi parce qu'Inokai était à nouveau sur le point de disparaître – parmi les petits-enfants de mes grands-parents, aucun ne portait ce nom –, tandis que Pieren continuait de tisser inexorablement sa toile.

(...)

Annoncer Inokai comme nom d'artiste fut facile. Je vivais alors déjà depuis quelques années en Allemagne. La nationalité allemande m'avait été transmise par ma mère. J'ai envoyé quelques coupures de presse à l'office de l'état civil et j'ai reçu peu après un avis positif.

Je pensais que je m'arrêteraï là. Que cela me suffirait. Mais ce ne fut pas le cas.

Pouvoir me présenter légalement sous le nom d'Inokai m'a coûté des mois d'allers-retours entre les administrations, ainsi que beaucoup d'argent. Je me souviens de chaque formulaire et de chaque téléphone, de chaque courrier adressé, de chaque versement, de chaque preuve de patience.

Par exemple: l'impossibilité de recevoir un acte de naissance authentifié. La poste l'a égaré deux fois entre la Suisse et l'Allemagne, et quand j'ai finalement voulu aller le faire authentifier moi-même, quelques heures avant le départ de mon vol, l'office avait oublié d'y apposer son sceau. Il ne pouvait donc pas être authentifié ainsi. De retour en Allemagne, une lettre de l'état civil m'attendait, d'après laquelle je n'avais pas remis l'acte dans le délai imparti. Je risquais un refus.

J'ai téléphoné, téléphoné, téléphoné. L'insistance au bout du fil sur qu'est-ce que je pouvais bien vouloir, Pieren était ma foi mon nom, et puis de toute manière: un nom était un nom, pas un verdict. Je gaspillais inutilement le temps de l'administration. J'en ai pleuré de rage.

J'ai demandé un rendez-vous personnel.

Je voulais au moins pouvoir placer mes larmes.

Mais finalement, à bout de forces, j'ai simplement dit: «S'il vous plaît. Je vous en supplie.»

La responsable du dossier a acquiescé.

(...)

Une fois je suis allée voir mon père chez lui. Il vivait dans une résidence pour seniors où il avait emménagé longtemps avant d'être senior («Comme ça tout est déjà réglé» me mettait jadis hors de moi. Aujourd'hui je suis soulagée qu'il n'ait probablement plus jamais à déménager). Il a fait un goulasch, nous avons regardé de vieilles photos. Parmi elles se trouvait l'avis mortuaire de son meilleur ami. Je les avais toujours soupçonnés de former un couple. Les traces du désir homosexuel qui s'étirent à travers cette famille: mon grand-oncle Karoly, parti pour l'Amérique du Sud, moi, et maintenant mon père? Quand je le lui ai demandé, il m'a répondu par une simple question: «Quand on travaille dans une brasserie, avec combien d'hommes crois-tu qu'on peut aller à l'opéra?»

Il m'a montré comment polir l'argenterie que je venais d'acheter chez un antiquaire.

Des gestes vifs, soignés.

Puis il a emballé les couverts dans une serviette en tissu.

Il a porté mon sac jusqu'à la gare.

«Tu as les yeux de ma mère», a-t-il dit.

Un bout de cette famille.

Autrefois il m'arrivait de rêver que je me rappelais soudain du hongrois que mon père parlait avec ma grand-mère quand nous allions une fois par an passer le weekend chez elle. Une langue tendre et musicale, sans un seul mot familier auquel une personne de langue allemande aurait pu se raccrocher.

En rêve, je me disais qu'au fond je la maîtrisais aussi, la langue de cette famille.

Pour mes tantes, le hongrois est leur langue maternelle, leur langue de cœur. Elles rêvent en hongrois. La langue est un héritage qu'on transmet à ses enfants.

Quand elle était jeune, tante Zsuzsa a épousé un Italien et est partie vivre à Turin. Avec son fils et ses deux filles, elle parle italien et hongrois.

L'allemand: c'est avec cela que les sœurs de mon père ont grandi. L'allemand est la raison pour laquelle elles n'ont pas grandi en Hongrie. Mais ce n'est pas la langue de la famille, car elle n'a jamais été une langue *maternelle*. Elle ne les a pas façonnées.

Pour mon père, c'est différent. Il est quatre ans plus jeune que Zsuzsa, le seul à être né en Allemagne. Certes, il a fréquenté l'internat pour enfants hongrois en exil, mais même là, il parlait allemand aussi souvent que possible.

Je ne sais pas si mon père rêve en hongrois. Je suppose que non. Contrairement à ses sœurs, il parle allemand sans accent. Son hongrois en revanche est vieux, informe et figé par les décennies écoulées.

Mon père parle hongrois avec ses frères et sœurs. Dans cette langue il est un fils, un frère, peut-être un élève d'internat.

Jamais un père.

Pour moi, cette langue est un lieu préservé, parce que je la connais mal. Là-bas il y a des mots pour ce que je ne comprends pas en moi.

Dont Inokai?

Si oui, alors quoi?

Je n'ai jamais compris pourquoi il serait impossible de se séparer un jour de son nom ou de son prénom, et ce en toute amitié. Parce qu'il ne semble plus juste, parce qu'on est devenu trop grand-e, parce qu'on est parti-e ailleurs et parce qu'on voudrait, cette mue, la laisser derrière soi.

Pieren m'a longtemps accompagnée. Un nom simple et beau. Autrefois le *mien*. Puis un jour plus.

Mon nom.

Un bout de moi.

Je crois que je veux vieillir avec lui.

En Allemagne, en Suisse et en Autriche, il n'y a plus que deux Inokai, mon père et moi. Je ne sais pas si je transmettrai Inokai ou s'il s'éteindra un jour avec moi.

De fait, ce n'est pas un nom dont on hérite. Ou en tout cas pas comme ça.

C'est un nom qu'on déterre.

Un nom qui pose une énigme.

Un nom qu'on voudrait préserver.

Un nom qu'on prend.

Traduit de l'allemand par Camille Logoz

biblio

Storchenbiss

Roman, Rotpunktverlag, 2012.

Mahlstrom

Roman, Edition Blau im Rotpunktverlag, 2017.

Prix suisse de littérature 2018.



PHOTO CONSTANTIN CAMPEAN

bio

Yael Inokai est née à Bâle en 1989, d'une mère allemande et d'un père hongrois. Elle a étudié la philosophie à Bâle et à Vienne, puis l'écriture de scénario et la dramaturgie à l'Académie allemande du cinéma et de la télévision à Berlin. Ecrivaine indépendante, elle vit à Berlin. Elle est membre de la rédaction de la revue *PS: Anmerkungen zum Literaturbetrieb / Politisch Schreiben*. Le texte dont des extraits sont publiés ici paraîtra dans sa forme intégrale en mai dans la revue suisse d'échanges littéraires *Viceversa Littérature* 15, «Histoires de famille» (Service de Presse Suisse / Editions Zoé).

CAMILLE LOGOZ est traductrice littéraire et enseignante à Lausanne. Elle a notamment traduit *Femmes sous surveillance. Quelques mots sans fard sur la condition des femmes* d'Iris von Roten (à paraître en 2021 chez Antipodes). Elle a traduit Yael Inokai dans le cadre du Programme Georges-Arthur Goldschmidt 2019 et pour la revue *Viceversa Littérature*. Elle nous parle de ce travail dans un texte à lire sur notre site. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Plttard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch].